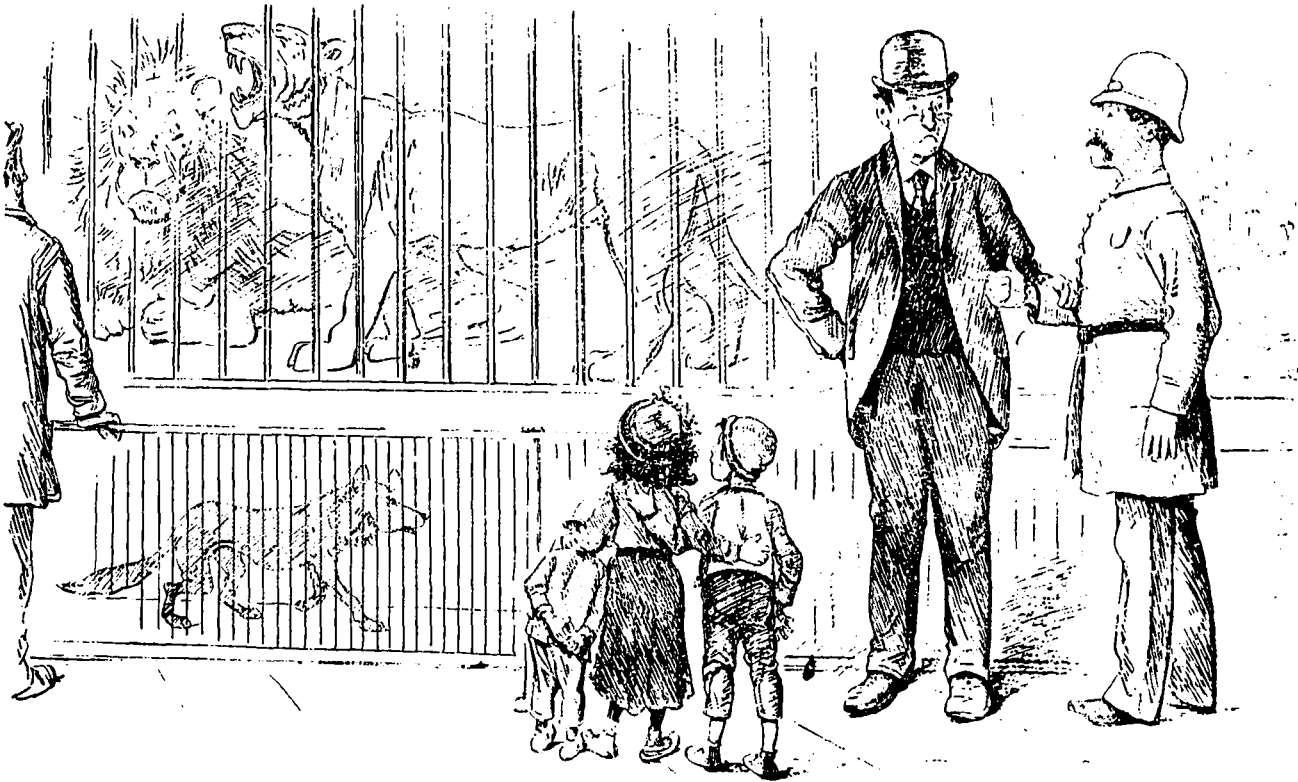


IL N'Y COMPRENAIT RIEN



Le gardien de ménagerie. — Oui, monsieur, cette lionne-là on lui donne tout ce qu'elle a besoin : à manger, à boire, toutes les vic-
tuailles possibles. Eh bien, toute la nuit elle braille comme ça et nous empêche tous de dormir ; je n'y comprends...

Le visiteur. — Êtes-vous marié, monsieur ?

Le gardien. — Non, monsieur.

Le visiteur. — C'est ce qu'il me semblait (et il s'éloigna sans ajouter un mot).

J'attachai donc solidement mon petit soldat à une longue ficelle et, serrée à la taille par Agathe, je m'assis sur le rebord de la fenêtre. A travers les barreaux de l'appui, lentement, doucement, je laissai glisser le militaire tout le long de la muraille. Auparavant, comme s'il allait partir pour un voyage ou courir quelque danger, j'avais eu soin de l'embrasser sur ses moustaches fines.

A peine ainsi au niveau de l'eau, le petit soldat fut saisi, happé, entraîné par le courant. Mais la ficelle le tenait bien, et moi je tenais bien la ficelle. Je le voyais aller et venir, de droite à gauche, de gauche à droite, maintenu dans le même demi-cercle. Il s'enfonçait un instant, puis reparaisait, tantôt les pieds en l'air, tantôt droit, fier, l'arme au bras. Ah ! qu'il était vaillant ! qu'il était brave ! Comme il devait s'amuser et comme je m'amusais moi-même ! Pour varier mon plaisir, tantôt je tirais la ficelle pour que le soldat remontât le courant, tantôt je la lâchais à pleine longueur, et alors le joujou m'apparaissait tel qu'un point minuscule, rouge, noir et jaune, dans le mouvement continu des eaux bleues...

Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit. Cette porte était juste en face de la fenêtre. Un domestique de l'hôtel entra portant une lettre. Je revois très bien tout cela. Je me retournai pour regarder, et, dans ce mouvement, la ficelle m'échappa et mon petit soldat avec. Il tournoya, disparut en un clin d'œil. C'était fini !

Décrire mon désespoir serait chose impossible. J'eus quelques minutes de stupeur muette, bientôt suivie d'une effrayante crise de larmes. Mes parents, rentrés peu après, tentèrent en vain de me consoler. Je ne dinai pas, je ne dormis pas. J'eus la fièvre pendant deux jours. Je répétais sans cesse :

— Où est-il ?... Est-ce qu'on pourrait le retrouver ?... Est-ce que personne ne l'arrêtera en route ?... Si on le trouve, est-ce qu'on me le rapportera ? Il va être mangé par un poisson !... Ça va loin, le Rhône ! Jusqu'à la mer, n'est-ce pas ? Jusqu'à la mer !

Et ma jeune imagination, cruellement surexcitée, suivait le soldat dans ses pérégrinations lointaines, s'attachait à ce petit rien déjà dévoré par le grand fleuve...

Au bout de quelques jours, j'étais plus calme, mais non consolé encore. Pour faire cesser ma peine, mon excellente mère usa de supercherie.

Elle entra un matin dans ma chambre, à mon réveil, et, mystérieuse :

— Il faut que je t'annonce une bonne nouvelle !

Je n'hésitai pas et m'écriai tout de suite :

— On l'a retrouvé ?

— Oui. Le voici !

Et elle me tendit un petit soldat identique au mien, grand shako, tunique jaune, pantalon rouge...

Je poussai un cri de joie. Je le saisis ardemment dans mes mains... Il me revenait donc, le chéri, après tant d'aventures, tant de dangers ! Il me revenait intact, superbe, et ce fantastique voyage le couronnait à mes yeux de l'auréole des héros !

Mais tout à coup ma figure changea, je laissai le petit soldat tomber sur mes draps, et dans une violente crise de larmes :

— C'est pas lui !... C'est un autre !...

— Comment pas lui !... Mais regarde donc !...

— Il n'a pas de moustaches !

En effet, dans son affectueux désir de fournir un "remplaçant" au

soldat disparu, ma bonne mère avait négligé ce détail, et, au lieu d'un grognard avait acheté un blanc bec !

D'autres chagrins, plus réels, hélas ! sont venus depuis lors, s'ajouter à celui que me causa la perte de mon petit soldat. Mais j'y ai pensé plus d'une fois, surtout quand, soldat moi-même, pendant l'année terrible, je portais un vrai fusil, pas en bois, et je faisais la guerre pour tout de bon. J. N.

TROP EXIGEANTE

La maman. — Henri ?

Le petit Henri. — Maman !

La maman. — As-tu lavé ta figure ?

Le petit Henri. — Oui, ma-
man.

La maman. — Et tes
mains ?

Le petit Henri. — Oui, ma-
man.

La maman. — Et ton cou ?

*Le petit Henri (impatien-
té).* — Ah, voyons, maman,
je ne suis pas un ange.

AVANT ET APRÈS

Elle (sarcastiquement). —

Il y a une grande différence
entre les moyens qu'emploie

un homme pour dépenser son argent avant et après son mariage.

Lui. — Oh ! oui. Avant le mariage, quand il donne à sa fiancée un bouquet de 55, elle lui dit avec conviction : — Merci, mon bien aimé. Quo vous êtes bon et généreux. Après le mariage, quand il abandonne à sa femme les trois quarts de son salaire, elle semble dire du bout des lèvres : — Est-ce tout ?

PAS COMMODE A PLACER

Bouleau. — Dites, mon cher Rouleau, n'auriez-vous pas un emploi à donner à mon garçon ?

Rouleau. — Non, pas en ce moment. Mais, je pensais qu'il travaillait dans votre bureau ?

Bouleau. — Oui, mais j'ai été obligé de le renvoyer.

PAR CES TEMPS CHAUDS

— Sapristi ! Il fait un temps tellement orageux, que les nouvelles elles-mêmes ne sont pas fraîches.

ÉDUCATION PATERNELLE

Le père (furieux). — Oui, tu mens continuellement et je ne puis souffrir les menteurs, moi. C'est très mal, ça, et il faut que tu me promette de ne plus faire de mensonges. Est-ce convenu ?

Le petit Henri. — Oui, papa (on soune).

Le père. — Va voir qui c'est ; si c'est Darand tu lui diras que je suis sorti.

DEVINETTE



— Voyez-vous la fiancée du monsieur qui se repose sous l'arbre !